Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 10

Artikel: René Quellet : du monde du silence au royaume du jazz
Autor: Probst, Jean-Robert / Quellet, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826794

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RENÉ QUELLET

Du monde du silence au royaume du jazz

Durant quarante ans, le mime neuchâtelois René Quellet a joué «Le Fauteuil» ou «Mime and Co», sur les scènes du monde entier. Paradoxalement, on le connaît mieux outre-Sarine, grâce à une série de petits films diffusés par la télévision suisse-alémanique. Nous avons tenu à réparer cette injustice en brossant le portrait d'un personnage étonnant et malicieux. Aujourd'hui, le mime Quellet a retrouvé la parole. Qui s'en plaindrait?

René Quellet vit au Landeron, dans une maison située un peu en retrait de la route qui grimpe vers Lignières. Lorsque ses nombreuses occupations le lui permettent, il cultive son jardin potager ou soigne ses «bérudges», qui donnent une eau-de-vie parfumée.

Après avoir été marchand de rêve, l'ancien mime est devenu marchand de musique. A quelques pas de chez lui, au cœur de l'ancien bourg fortifié, René Quellet a aménagé un minuscule magasin où les passionnés de jazz dénichent de véritables trésors. D'anciens 78 tours gravés dans les années vingt tournent sur des «Edison» à pavillon, rescapés du fond des âges.

Après avoir sillonné la planète et amusé des milliers de Chinois, d'Américains, d'Africains, d'Australiens et d'Européens, le mime a définitivement rangé ses habits de scène dans un placard. Alors, pour lui, une seconde vie a commencé...

«On peut devenir mime en étant autodidacte»

– Au départ, vous étiez bijoutier et vous avez choisi de faire une carrière de mime. Comment cela s'est-il passé?

– Ma mère est décédée lorsque j'avais quinze ans. Il fallait que je trouve un métier très rapidement, car je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire dans la vie. J'avais certaines aptitudes au dessin et j'étais

René Quellet dans son jardin: «Bienvenue au paradis!»

manuel, alors j'ai choisi le métier de bijoutier, pour lequel je n'ai jamais eu beaucoup d'enthousiasme. Il s'est avéré que je n'étais pas un bon bijoutier. En revanche, le théâtre et le spectacle me passionnaient. J'ai présenté mon premier numéro de clown à dix-huit ans.

– Comment s'est effectuée la transition avec le métier de mime?

– C'est venu un peu plus tard. Selon ma théorie, qui vaut ce qu'elle vaut, il faut fréquenter une école pour être comédien. On ne peut pas devenir acteur sans une formation sérieuse. Idem pour la musique ou la peinture. Tandis que le mime est un art tellement instinctif, tellement personnel qu'on peut l'apprendre en autodidacte. J'ai toujours été un admirateur du cinéma muet. Tout cela a fait que je me suis orienté vers le mime.

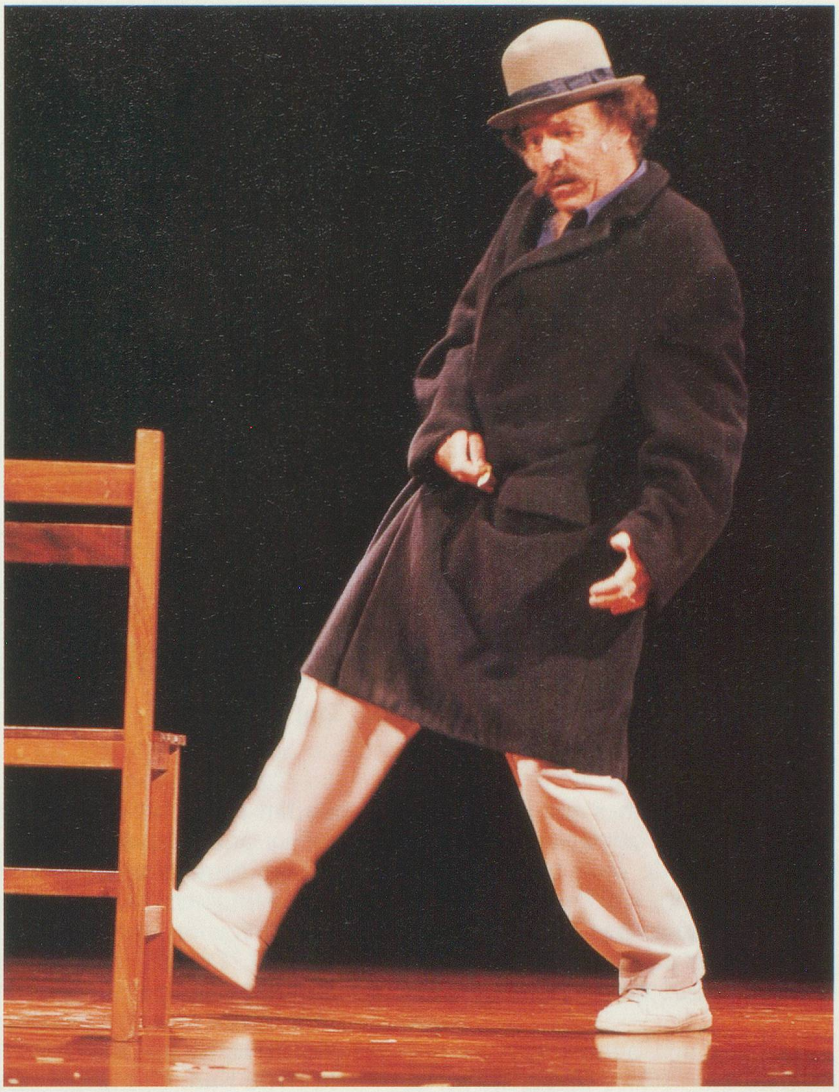
– Quel a été votre inspiration, votre modèle?

– En 1958, j'ai vu Marceau à Paris. Pour moi, ça a été la révélation. J'ai immédiatement imité Marceau. Pendant quelques mois, j'ai présenté des numéros «à la Marceau», je me suis grimé en blanc, j'ai revêtu un maillot rayé et un chapeau mou. Or, des amis m'ont conseillé de me débarrasser de cette influence. Alors, j'ai tourné la page et je me suis aventuré dans des domaines différents.

«Je n'ai rien fait pour devenir célèbre!»

– Ce métier de mime vous a notamment permis de voyager dans le monde entier?

– Oui, j'ai eu beaucoup de chance. Je n'ai pas connu la célébrité, mais j'ai toujours travaillé, pendant plus de quarante ans, avec un spectacle passe-partout, qui n'était ni trop intellectuel, ni trop avant-gardiste, ni trop philosophique (bien que dans le mime, il y ait toujours une deuxième lecture). Grâce à la légèreté de mes spectacles, j'ai toujours pu voyager sans excédent de bagages. Pro Helvetia m'a beaucoup aidé et m'a permis de jouer sur tous les continents.



Tournée d'adieu dans un théâtre de Buenos Aires

– Les réactions du public sont-elles identiques en Chine, en Amérique du Sud ou en Scandinavie, par exemple?

– En général, oui. Si vous vous exprimez de manière anecdotique, cela marche partout. Les Chinois, comme les Africains, comme les intellectuels occidentaux, ont rit lorsque je jouais un vieux comptable qui s'endormait sur sa page. Tout le monde rit de ces petits tics basés sur l'observation des humains. Pourtant, dès que l'on touche à l'abstraction, à la suggestion, à la métaphysique, il y a des différences qui découlent des cultures. Dans un numéro très court, mon personnage se déglinguait de manière chaotique, mécanique, inhumaine, symbolisant la douleur. Or, il était perçu de manière totalement différente d'un continent à l'autre. Par exemple, les Africains riaient, mais pas les Occidentaux, qui ont une autre relation avec la mort...

– Avez-vous joué des scènes qui ne passaient pas dans certains pays?

– Cela se situe au niveau anecdotique. Par exemple, si je fais le geste de passer un manteau en Afrique, personne ne le comprend. Autre exemple: mon numéro du défilé de la fanfare était essentiellement parodique. Or, un journaliste africain a dit son admiration pour mon patriotisme. Cette scène avait été comprise différemment...

– Vous avez également enseigné l'expression corporelle. Avez-vous aujourd'hui des élèves, des gens qui sont devenus mimes ou clowns après avoir suivi vos cours? ▶

Au milieu de ses petits-enfants Jim, Nina, Tom et Zelian

– De tous les mimes que j'ai connus au long de ma carrière, très peu se sont inspirés de mon travail. C'est un petit regret...

– Vous n'aimez pas le vedettariat, vous n'avez pas connu une carrière explosive, à quoi attribuez-vous cela?

– J'ai pris une autre direction que nombre d'artistes. J'ai fait des tas de choses qu'il ne faut pas faire pour devenir célèbre. Par exemple, j'ai effectué énormément de tournées et d'animation dans les écoles, dans les comités d'entreprise. En France, après mai 68, j'ai passé une quinzaine d'années à tenter d'apporter la culture à un large public. Mes cachets n'étaient pas très élevés. J'ai énormément travaillé, mais cela m'a permis de durer longtemps.

«Le meilleur souvenir de toute ma carrière...»

– Vous avez apporté le mime et le rêve à un très nombreux public d'écoliers. Que vous ont-il apporté en retour?

– Malheureusement, je dois avouer que le public scolaire, qui aimait bien mon spectacle, ne m'a jamais apporté un public d'adultes. C'est un peu frustrant. Les élèves représentent un public anonyme, qui oublie très rapidement ce qu'il a vu. Très rares sont ceux qui se souviennent avec précision de mon spectacle. Pourtant, face à ces écoliers, mon spectacle marchait 98 fois sur 100.

– Au terme de votre carrière, vous avez effectué une tournée en Amérique du Sud. Comment cela s'est-il passé?

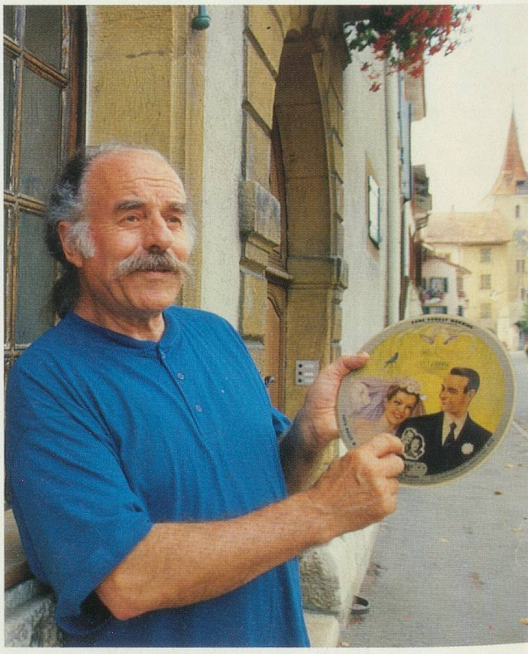
– C'était fou... Grâce au consul de Suisse à Sao Paulo, au Brésil, qui voulait absolument organiser une tournée, j'ai refait un spectacle qui englobait mes meilleurs numéros, intitulé «Je bouge, donc je suis!» Cette tournée reste le meilleur souvenir de toute ma carrière. Je n'avais jamais vécu cela de toute ma vie. A Sao Paulo, la salle de 500 places était remplie deux soirs de suite, avec liste d'attente. Les douze spectacles et les animations présentées en Amérique du Sud ont rencontré un succès extraordinaire. C'était l'apothéose.

– C'est donc à la fin de cette tournée que vous avez décidé d'arrêter le spectacle?

– J'en avais l'intention. Mais Christiane, ma femme, qui assurait ma régie technique, m'a suggéré d'effectuer une dernière tournée en Suisse. L'ultime représentation a été jouée au Landeron.

– Vous avez rangé votre costume à l'âge où Grock, Charlie Rivel et tant d'autres étaient au sommet de leur carrière. Y avait-il une raison précise à cette décision?

– Vous savez, un clown peut durer plus longtemps, car il a une présence physique visuelle qui dépasse celle du mime. Dans le domaine du mime, on ne peut pas tricher. Quand on commence à avoir des problèmes physiques, quand on commence à sentir l'énergie qui fiche le camp, quand on se rend compte qu'il faut beaucoup plus de temps pour récupérer et que le stress devient toujours plus fort, il faut s'arrêter. Et puis, cela dépend des individus, des tempéraments, des caractères. Mon trac a augmenté avec les années. Il était lié à la peur de perdre mes moyens, de perdre l'équilibre. Tous ces paramètres m'ont décidé à terminer sur une note très positive. Cela dit, j'accepterais un rôle dans une pièce de théâtre ou dans un petit film. Mais seul sur une scène, avec tout ce que cela comprend en investissements physique, nerveux, financier, ce n'est plus possible.



René Quellet, un personnage du Landeron

Mes préférences

Une couleur:	Le bleu
Une fleur:	Les tagettes
Un parfum:	Le patchouli
Une recette:	Les tomates à la provençale
Un écrivain:	Raymond Chandler
Une musique:	Le jazz
Un musicien:	B. B. King
Un peintre:	Georges Braque
Un film:	Citizen Kane
Un réalisateur:	Jean-Pierre Melville
Un pays:	Le Brésil
Une personnalité:	Buster Keaton
Une qualité humaine:	La générosité
Un animal:	La mésange
Une gourmandise:	Les tartes aux fruits

«On s'investit énormément pour nos petits-enfants!»

– Après avoir vécu cette carrière et avoir tourné à travers le monde, comment occupez-vous votre retraite?

– J'ai toujours été passionné par la collection de disques de jazz. Depuis plusieurs années, j'ai un petit magasin de disques 78 tours qui me prend beaucoup de temps. Je suis occupé du matin au soir. Je ne suis peut-être pas très productif, mais je me demande comment je parvenais à conjuguer tout cela avant...

– D'où vous est venue cette passion pour le jazz?

– Ce sont les mystères de la vie. Je me souviens avoir écouté une émission de jazz dans les années cinquante, sur Sottens, sans réaliser que c'était quelque chose d'essentiel. Le déclic a eu lieu à l'école de recrues. L'un de mes copains m'a parlé de Sydney Bechet. Je suis allé acheter mes cinq premiers 78 tours, parmi lesquels un de Louis Armstrong, un de Sydney Bechet, et un de Claude Aubert, clarinettiste genevois. Dès cette période, j'ai commencé à acheter des disques...

– Combien en avez-vous actuellement?

– Je dois en posséder environ 12 000, mais il y a une inversion de la tendance. Avec l'âge, j'ai acquis une certaine sagesse, je n'amasse plus.

– Avez-vous l'impression d'être un grand-père suroccupé?

– Peut-être. J'ai acquis un ordinateur. Je suis toujours en train de taper sur mon clavier pour établir des listes pour mes disques, un inventaire de ma collection, des ventes aux enchères. En plus, je vis dans une grande maison où il y toujours quelque chose à faire. Il y a le jardin potager, les tomates... et puis il y a les petits-enfants.

– Ils prennent beaucoup de place dans votre vie?

– Enormément. Je trouve que, quand on est grands-parents, on devrait être subventionnés pour pouvoir s'occuper des petits-enfants prioritairement. Parce que les petits-enfants se souviendront toute leur vie du temps qu'ils ont passé chez leurs grands-parents. On s'investit énormément, ma femme et moi, pour nos six petits-enfants.

– Est-ce que, plus tard, l'un d'entre eux fera du mime ou du spectacle?

– Ils ont tous assisté à ma dernière représentation. Ils m'ont tous apporté une rose sur la scène... C'était l'une des plus grandes émotions de ma vie... Nina, la plus âgée, a huit ans. Elle est un peu cabotine, mais il est trop tôt pour dire si elle montera sur la scène...

– Qu'évoque pour vous le mot nostalgie?

– D'abord, c'est le nom de mon magasin... J'aime beaucoup les objets anciens, par exemple, mais je ne pense pas être un type qui vit dans le passé.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Le passionné de jazz dans son royaume...